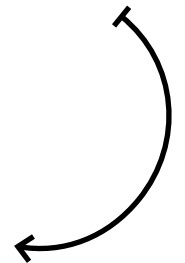


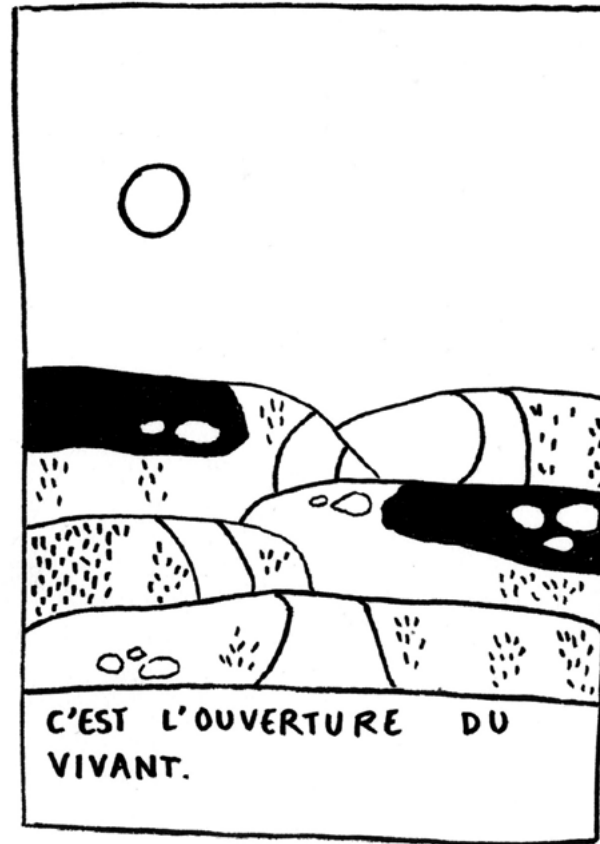
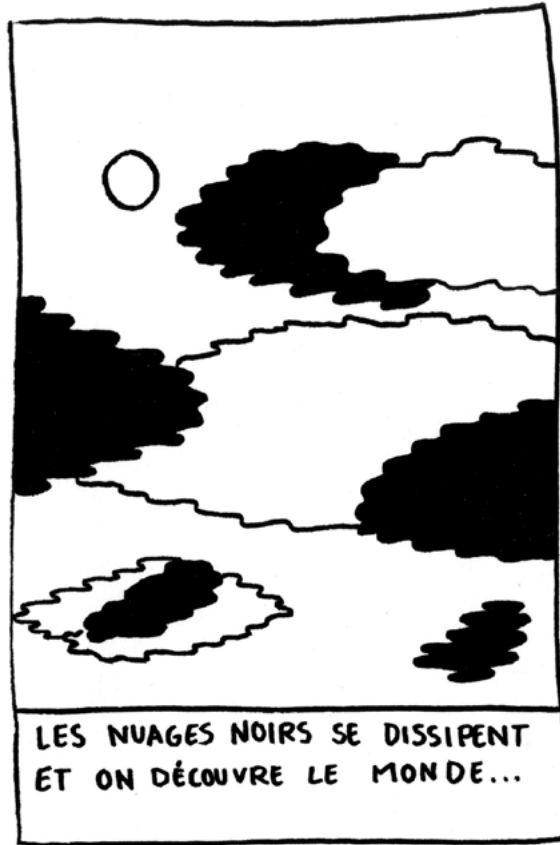
*Lou Marthiens-Lartigue
Mémoire de recherche
professionnelle*

La Fête

explorations  éditoriales  plurielles

*Diplôme Supérieur d'Arts Appliqués
mention Design Graphique · 2017
Lycée des Arènes-Toulouse*





2 ENTRETIEN AVEC CAPUCINE MOREAU

J'ai retrouvé Capucine au Café du Commerce un lundi dans l'après-midi, nous avons réussi à dégager une heure dans son agenda chargé, entre une interview et une consultation. Elle a eu la gentillesse de répondre à mes questions avec tout l'engagement et la sincérité qui la caractérisent. J'ai choisi de garder certaines marques de l'oralité. En effet, la parole dans sa forme vive et brute est celle que je trouve la plus pertinente par rapport au propos que j'ai mis en place dans mes explorations.



Comment est né en toi le projet de démarrer cette antenne du Cabinet de Curiosité Féminine ici, à Toulouse ?

Dans mon parcours de femme j'ai eu plein de questionnements sur ma sexualité, et j'ai jamais trouvé d'espace accessible, facile où il était possible d'aller. J'ai fait beaucoup de recherches pour aller chercher l'information. En fait j'ai eu tout un chemin à faire pour gagner une forme de

liberté sur mon corps, pour m'approprier mon corps, en dehors du rapport au désir de l'autre, et pour sortir de certains carcans, et je l'ai fait parce que j'avais une énorme motivation. J'ai pensé à toutes celles et ceux qui avaient envie mais qui n'avaient pas la même motivation et qui avaient moins la fibre sociale, et qui du coup n'avaient pas cette possibilité là, n'avaient que internet et la parole des magazines féminins standard où il y a des enjeux de performance, où on te dit « faut faire ci faut faire ça » ... je ne trouvais pas ça du tout satisfaisant. Moi-même j'étais en recherche érotique dans le sens large, je me questionnais : qu'est-ce que c'est que l'érotisme ? J'explorais cette question. Dans mes recherches je suis tombée sur le Cabinet de Curiosité Féminine. Le caractère non prosélyte qui part du principe qu'il y a autant de sexualités que de personnes différentes, le format qui reste quand même sérieux mais digeste, et puis l'idée d'ateliers collectifs, l'ensemble m'a parlé. J'ai contacté Alexia Bacouël et Camille Emmanuelle qui ont créé le CCF, ça faisait à peine un an que l'asso était créée. Je suis allée les rencontrer à Paris, j'ai assisté à des ateliers et on s'est bien entendues. Je leur ai parlé de mon envie de lancer une antenne à Toulouse. J'ai entrepris une formation en sexologie en parallèle et j'avais envie de travailler en synergie avec le CCF parisien. Mon projet à Toulouse, c'était de faire du local, du territorial, composer avec les forces en présence, avec les réseaux et fédérer tous les gens qui s'intéressaient à ces questions là, créer un projet très collectif en fait. Cette envie est née début 2014 et le premier atelier a eu lieu en septembre 2014, sur le plaisir solitaire féminin. J'ai adapté le contenu des ateliers parisiens, j'en ai créé de nouveaux, qu'elles aussi reprennent, il y a un vrai échange. On les anime en fonction de ce qu'on est.

Tu développes en parallèle de tes consultations en sexologie de multiples explorations. Qu'est-ce que cela apporte à ta pratique de sexologue, quels liens tisses-tu entre ces pratiques ?

Je cumule plusieurs pratiques : les consultations, les conférences et aussi de l'évènementiel, les ateliers et puis tout récemment les ateliers pour les jeunes. Ce que ça apporte aux gens selon moi c'est un parcours qui ne soit pas univoque, quand tu viens en consultation, c'est quand tu as des difficultés et quand ça va mieux tu peux te tourner vers les ateliers si tu as envie de poursuivre l'exploration, parce que tu es curieuse. L'idée de faire tout ça, c'était de décloisonner, parce qu'en sexologie, les gens arrivent très tard en consultation et donc plus il y a de choses différentes facilement accessibles moins les difficultés s'enkystent. En dehors des difficultés, si on a envie d'apprendre, d'évoluer, d'élargir son champ, mes ateliers sont un bon espace pour ça aussi... J'avance avec une vision et un angle d'attaque qui est de plus en plus clair que j'ai construit petit à petit tout en acceptant que j'ai plein de facettes comme tout le monde, j'exprime cette diversité par ces projets multiples. Ça me permet aussi de travailler avec plein de gens différents, ce que j'adore.

« JE ME QUESTIONNAIS : QU'EST-CE QUE C'EST QUE L'ÉROTISME ? J'EXPLORAIS CETTE QUESTION. »

En assistant à tes ateliers, j'ai pu découvrir un espace très ouvert et assez avant-gardiste il me semble, où les personnes sont tout autant généreuses dans leur parole que dans leur écoute. Il y a un vrai partage, un vrai lien éphémère mais très solide et équilibré. Le tout grâce à ta médiation. Comment as-tu conçu le format de tes ateliers ?

Déjà ça m'a fait plaisir ce que tu en dis parce que c'est exactement l'objet de ma recherche. Alors, au tout début, j'étais beaucoup plus dans l'information. J'étais plus timide et j'ai lutté pour me dire que j'étais légitime. Je mettais beaucoup l'accent sur le groupe. Et de plus en plus, j'ai commencé à me dire que l'informatif tu peux le trouver dans les bouquins, et que ce que les gens cherchaient, c'était de l'échange, c'était de se sentir complices, tous pareils... Donc petit à petit j'ai réfléchi à comment inviter les gens à se confier plutôt qu'à faire de grandes théories, sur un sujet très intime.

Il y a plein d'influences dans les ateliers, yoga, méditation, j'ai fait du théâtre et de la danse, donc il y a des exercices qui viennent de ce monde là. J'ai participé à des thérapies de groupes où il y avait des influences de psychologie biodynamique, de gestalt thérapie avec des interactions, un peu d'influence de techniques de communication, communication non violente, écoute de l'autre... J'ai fait beaucoup de management, j'ai aussi été formatrice... Tu vois ! Donc j'ai pu mettre ensemble toutes ces briques et en fait ça se fait petit à petit. La formule d'aujourd'hui, celle que tu connais, elle est assez différente des débuts et elle va continuer à évoluer, je suis toujours à la recherche d'autre chose. Quand je prépare un atelier, j'essaie de me connecter à quelque chose d'un peu instinc-

tif aussi. En fait j'imagine l'atelier, comment il va se dérouler, avec toutes ces techniques, et en incorporant de l'information en petites pastilles, pour que ça ne me mette pas en posture de sachante. Je m'adapte au groupe, je fais des modifications en fonction de ce que je sens de la dynamique. Des fois il y a des parties où je vois que ça prend et d'un coup c'est beau, y'a un truc qui se développe donc je laisse du temps. C'est assez magique parce que ce que je me dis de plus en plus, c'est qu'il y a un truc qui m'échappe, que je suis là pour capter mais qu'en fait c'est le groupe qui le fait et il faut que j'ai de bonnes antennes. Les petits groupes ça fait que tout le monde est pareil, les personnes parlent au «Je» et je vois bien que ça crée une intimité et un échange qu'il n'y a pas en plus grand groupe.

Cherches-tu à provoquer un ressenti particulier chez les participants/es ?

Avant chaque atelier, je me demande ce que j'ai envie de faire passer. Ce qui est important c'est que personne ne se sente gêné et que tout le monde se sente accepté. Je n'apporte aucun jugement sur aucune pratique, aucune façon de voir les choses. C'est toujours pareil, le consentement de toutes les parties est important. Écoute de soi et du corps, parce que je crois qu'on souffre dans la sexualité d'une société qui est dans la mentalité, la cérébralité, on a souvent perdu le contact avec le corps, avec les émotions. Je veux proposer des outils pour être à l'écoute de ça. Évidemment le respect de l'autre et de sa parole. Et puis ce que j'essaie de créer aussi, c'est une forme de solidarité dans le groupe. De sororité quand c'est entre femmes, de fraternité quand c'est entre hommes. Et quand c'est femme-homme, montrer qu'on est pas là pour se draguer ou se confronter, mais

plutôt pour évoluer ensemble et ça, ça me paraît super important et c'est ce que les gens retiennent. «On est tous pareils, ça fait du bien, on se sent moins seuls.» il y a beaucoup de ça. C'est ouvrir des bulles pour tout le monde, des bulles de réflexion.

Tu revendiques une certaine fluidité de l'identité, le fait que l'on puisse se définir de différentes façons selon les espaces et les temporalités. Comment mets-tu en place cette dynamique au cours de tes ateliers ?

Ah mais en plus toi le premier atelier que tu as fait c'était «I am what I am»* donc c'était tout à fait ça. Je l'ai créé à l'occasion d'une exposition à Nîmes, on m'a proposé de faire un atelier. J'aimais beaucoup le sujet mais il me faisait très peur aussi ! Je trouvais que ça pouvait être lourd les histoires de genre. Cet atelier m'a inspirée pour mettre des graines de ça dans les autres ateliers. C'est toujours aussi dans la dynamique d'inclusion, que tout le monde se sente inclus. Je pense qu'il y a des gens qui ont l'impression que ce n'est pas le cas parce que je nomme, je parle de femmes, d'hommes et les personnes qui militent beaucoup dans les milieux transidentitaires peuvent ne pas se sentir inclus. Pour l'instant je reste là dessus, j'ai envie de parler au grand nombre. Les sujets seraient très spécifiques et les gens plus «de la norme» on va dire, risqueraient de se sentir exclus. Donc c'est un parti-pris de parler à la majorité. Ceci dit, on a eu de tout dans les ateliers, de toutes les personnes. On a plusieurs types de communautés, des gens qui ont des sexualités plus BDSM, polyamoureuses, libertines, on peut avoir des personnes qui sont transidentitaires sans qu'on le sache forcément... de tous les âges.

Je pense que tout le monde peut se reconnaître. Ce que je pose au début, c'est « l'ici et le maintenant ». En fait, on se fige, on a tendance à se figer, même dans la sexualité. On se dit : je suis une femme, je suis attirée par une autre femme, ça y est je suis bi ! Tu vois ? On mets des mots pour se rassurer et je me dis que si on arrivait à se dire : aujourd'hui j'ai envie de ça, point à la ligne et puis demain je ne sais pas encore, ça serait un grand pas, c'est important. C'est ce que je dis pour que les gens sachent qu'ils peuvent dire ça aujourd'hui et que demain ils peuvent dire l'inverse sans qu'on les définisse par rapport à ça. Il est question d'accepter la parole de tout le monde et aussi de relativiser les propos. Des fois il y a des mots comme « pervers » qui ressortent, des notions de bien et de mal et ça je fais toujours super gaffe à démonter ces trucs-là. Déconstruire ces notions là et les revisiter par la pluralité des voix.

Quelle place a pour toi l'expérience singulière des individus ? En quoi l'expression libre de ces expériences est elle inhabituelle et privilégiée ?

Sur ces sujets, c'est rare qu'on parle vraiment. Même avec les amis, ça peut être facilement biaisé et c'est plus facile avec des inconnus, effectivement c'est assez rare les espaces où on peut parler de ça. Souvent quand on parle de sexe, ça va être sous l'angle de la provocation... Certaines personnes arrivent à parler de ça avec leur cercle, d'autres moins. Parfois aussi quand ça fait longtemps qu'on est en couple, on a plus de mal à en discuter avec ses proches. J'ai remarqué que plus les gens sont en relation, plus ils ont du mal à parler de sexe. Du coup ça me paraissait important de créer cet espace, finalement c'est ce que les gens cherchent et je pense

que d'entendre des expériences d'autres personnes, c'est souvent hyper touchant parce que ça fait relativiser, ça donne des idées, ça donne des bulles d'ouverture, tu peux te dire « tiens j'aimerais bien ça... » et puis le mec à côté va en parler et tu te dis « ah il en parle avec une simplicité déconcertante », tu vas avoir des gens qui parlent de choses qui à toi ne te parlent pas du tout. Ça permet de relativiser ce que peut être la sexualité, c'est IMMENSE tout ce que ça peut être et à mon avis ça permet d'éviter d'être dans le jugement, de soi, des autres. Et puis en plus il y a des retours qui se font entre participants : « ah tiens ce que tu dis ça me touche »

Le côté très important c'est aussi l'aspect transgénérationnel des ateliers ! On a des âges différents, ne serait-ce que entre 30 et 60 ans, c'est super beau le spectre qu'on a, de voir comment on se parle entre générations, ça peut réconcilier.

En fait la pluralité des voix met tout le monde au même niveau ?

Oui, je pense que ça relativise l'histoire de la norme ! Parce qu'en sexualité on se demande toujours si on est « normale » ou pas. En tout cas très souvent. On se dit : « Je jouis comme ça mais est-ce que je devrais jouir comme ça ? » avec beaucoup d'inquiétudes, et à qui tu demandes ça ? Parfois c'est difficile de mesurer l'impact d'un atelier sur les gens mais en entendant toutes ces histoires finalement tu peux te dire qu'il n'y a pas de norme, ou que la norme elle est dictée mais qu'on peut s'en éloigner. Par rapport à de la lecture, le fait de voir des vrais gens, ça fait toute la différence. C'est super touchant de partager cette intimité en face à face et de se sentir acceptée. Finalement quand tu lis tu peux projeter des images sur ceux qui écrivent. L'écrit

permet de cacher et de sélectionner. Tu te rends compte que tu ne peux rien savoir par l'apparence ! Le fait de se plier à l'exercice de parole et d'écouter sans interruption est inhabituel. Dans le quotidien, tu vas dire quelque chose et l'autre réagit au quart de tour. On a pas l'habitude de cette écoute. Ça permet d'assumer ce qu'on va dire et de pas toujours avoir le regard de l'autre comme validation. C'est assez fort comme expérience et les participants ont du mal à tenir ce silence mais c'est bien que la personne qui s'exprime se confronte à ça. Se confronte ou fasse avec. Et c'est joli souvent.

Quelle place occupe le dessin dans la communication que tu fais autour du CCF ? Pourquoi privilégies-tu ce médium pour rendre compte de l'énergie du groupe ?

C'est important que les gens puissent avoir un œil dans l'atelier mais aussi de préserver l'anonymat des gens qui viennent. Donc pas de photos, et je trouvais aussi les enregistrements trop invasifs. Je voulais que les gens puissent ressentir l'atmosphère de ce qu'il se passe sans que ça soit narratif, sans expliquer. Il y a un texte de compte-rendu qui accompagne les dessins sur le site, mais il reste évasif. Les images permettent de saisir quelque chose en plus et ça offre une trace pour les participants. Ça incarne ce moment précieux dans la matière. C'est parti du dessin parce que quand j'ai commencé l'aventure, on m'a présenté deux filles, Nadia Von Foutre et Sophie Bacquié, en me disant « ces filles elles sont militantes sur ces questions là ». Il y avait autre chose que j'ai noté, aussi, c'est qu'il n'y avait jamais ou très peu, d'expositions d'art visuel érotique. J'ai eu envie d'initier ça à Toulouse.

Je me suis dit que si il y a avait du contenu graphique produit dans ces ateliers, un jour peut-être on pourrait les exposer. Nadia Von Foutre et Sophie Bacquié avaient déjà une pratique du dessin de reportage. Petit à petit l'équipe s'est enrichie, j'ai proposé à certaines personnes et il y a aussi d'autres qui se sont elles-mêmes proposées comme toi. Ça faisait un moment que j'avais ce projet d'exposition et c'est devenu GRRRR (précisions page suivante).

C'est un évènement qu'on souhaite fédérateur. Ça permet aux gens qui n'osent pas venir aux ateliers de venir voir ce qu'on fait de façon plus distante, moins impliquante. Et c'est aussi pour valoriser ce boulot de dingue réalisé par l'équipe des dessinatrices. Toute l'équipe fait ça bénévolement, depuis le début et depuis 25 ateliers on a bien tenu le rythme. On cherchait le lieu adéquat, qui soit évènementiel et expo, estampillé artistique. Le média artistique ouvre à ces questions de sexualité. Ça va nous permettre de rencontrer les institutions et les dessinatrices ont une certaine renommée déjà.

On travaille en équipe, c'est Nadia qui a travaillé l'identité visuelle de l'évènement, Sophie Bacquié qui s'occupe du commissariat d'exposition, on travaille en synergie pour donner à voir ce processus. On a toutes dû se mouiller, parce qu'au début c'était pas évident, je te dis pas quand je commençais à dire que j'animais des ateliers sur ces thèmes, les gens me regardaient, j'étais la je-ne-sais-quoi du coin, enfin évidemment je caricature mais il y avait quand même quelque chose de difficile à porter et c'est génial de voir que maintenant, ça se diffuse !

Est-ce qu'il y a des personnes ou des écrits qui t'influencent, t'inspirent, qui t'ont aidée dans ton cheminement ?

J'ai beaucoup lu, aussi dans le cadre de mon mémoire en sociologie sur le candaulisme, et puis je me rends compte qu'il y a des influences qui datent de quand j'étais très jeune, comme Pedro Almodovar, sa vision des femmes a eu un impact sur moi assez tôt, j'ai regardé ça ado, je venais d'un milieu assez carré et ça m'a ouvert des portes. En fait je me rends compte maintenant de toutes les influences qui m'ont guidée c'est assez intéressant. Mais plus récemment, des bouquins qui m'ont influencée sur la déconstruction de l'érotisme comme on le voit, il y a un mec qui s'appelle Herbert Marcus qui a écrit *Éros et Civilisation*, aussi Wilhem Reich qui a écrit *La Révolution Sexuelle* en 59, une nana qui m'a beaucoup parlée, Paule Salomon qui a écrit *La femme solaire, Bienheureuse infidélité* et *La Sainte Folie du Couple*, c'est moins intello ça. *Femmes qui courent avec les loups* de Clarissa Pinkola Estés m'a énormément marquée au tout début du parcours, quand j'ai commencé ma mue, tu sais, comme je décris dans mes textes. Il est corné de partout, je le lis souvent. Serge Chaumier a écrit sur le couple, ça m'intéresse beaucoup, l'évolution du système couple et comment on va se débrouiller avec ça, nos générations, tu vois parce que on sait pas trop si il faut tout réinventer, qu'est ce qu'il faut garder... J'ai dû beaucoup défricher. Le Cri De la Chatte est arrivé après, on a pas forcément les mêmes points de vue sur tout mais je soutiens beaucoup leurs initiatives. Avant sur Toulouse, tout ce qui avait un rapport avec l'érotisme, c'était planqué. J'ai eu pas mal de rencontres déterminantes à Paris en fait, je m'y sentais plus libre. Il y avait l'association Érostratie, « l'Éros dans

la Cité » qui organise un festival chaque année qui s'appelle Érosphère qui propose des ateliers d'exploration. Ça a été des lectures et mon cheminement à moi, j'ai beaucoup écrit. J'ai eu un rapport à la féminité très compliqué, je me sentais figée dans une identité qui ne me correspondait pas et à partir de 25 ans j'ai commencé un cheminement et tu vois, ça m'a donné envie de transmettre. C'est encore en cours, ça bouge tout le temps ! Quand ça sort de soi-même c'est fort dans la transmission. Oh ! Et aussi, mon maître en sexologie, Jacques Waynberg, m'a énormément nourrie. C'est un monsieur très érudit qui a été formé par Masters & Johnson* aux Etats-Unis il y a 40 ans, il m'a aidée à avoir une approche de l'érotisme au sens large, à déconstruire les concepts de bien, de mal, les « il faut que la sexualité soit joyeuse », et bien non, la sexualité c'est aussi la mort, la petite mort, il y a des choses qui viennent nous plonger dans la terre, dans la cendre et c'est ça qui est intéressant, ce sont toutes ces facettes, ce que ça vient réveiller de sauvage.

Est-ce que tu aimerais écrire un livre ?

J'ai déjà plein de matière, j'écris tous les jours. Je pense que j'en viendrai là.

Quelle est la vision de l'identité et de la sexualité que tu souhaites diffuser dans tes recherches individuelles et professionnelles ?

Le côté multiple, je pense. Non figé. L'exploration et le vivant, l'énergie. Pour moi la sexualité, l'érotisme, ça peut exister en dehors de la pratique du sexe, on peut vibrer en dansant, en écrivant, en dessinant. Il s'agit de se brancher à son courant de vie et éventuellement, un jour, de pouvoir le partager.

Savoir sentir, profondément ses envies, chercher comment on peut trouver son noyau derrière tous les conditionnements, ce sont des choses que l'on aborde pas assez en individuel ou en collectif. La sexualité est un prisme pour envisager l'identité et il y en a beaucoup d'autres. Ce sont des questions qui sont partout, dans ce qu'on vit, ce qu'on vibre, ce qu'on mange tous les jours. C'est le plaisir en fait, la recherche du plaisir de vie. Le plaisir a été très culpabilisé. On se fie souvent à la volonté, à l'effort : « il faut », « je dois », et il y a autre chose, un autre carburant qui est le plaisir, qui n'est pas facile à trouver. Il me semble que c'est très pregnant. Ce que je propose, tout le monde n'en a pas besoin et je le respecte. Il y a des gens qui n'en n'ont pas besoin, ils ont déjà tout dans les mains, le plaisir, la relation authentique à l'autre, c'est déjà là !

Il n'y a pas d'objectif de résultat. J'essaye de me brancher à ce qui vient naturellement. J'ai passé des années à me demander ce que je « devais » faire, ce qui est bien. Qu'est ce qui vient naturellement ? Ce n'est pas simple de se départir des normes. Est-ce que ça vaut le coup de porter tout ça ? Ça coûte beaucoup. On sort des sentiers battus, on est obligée d'inventer, sans repères. Il y a plein de représentations qui jouent contre nous. J'adore les humains et ce qui me passionne le plus depuis que je suis toute petite c'est de comprendre comment les gens fonctionnent, les subtilités de l'être humain, de l'âme. Grâce à ces projets je rencontre les gens dans leur intérieur, c'était mon rêve !

Ça crée des liens, tu vois, même le lien qu'on crée toi et moi, c'est profond, sincère, et solidaire. J'ai besoin de ça, et visiblement d'autres gens en ont besoin aussi puisque les ateliers sont toujours complets. J'avais eu cette intuition et ça n'a pas été simple mais aujourd'hui ça commence à prendre une vraie belle forme qui me plait.



· L'évènement GRRRR

Le 16 juin va se dérouler à l'école Prép'Art l'évènement GRRRR organisé pour célébrer les 3 ans du Cabinet de Curiosité Féminine et présenter au public les dessins qui ont été réalisés au cours des 25 ateliers qui se sont tenus à Toulouse. La soirée va mettre à l'honneur l'exposition des dessins, une performance slam d'Aurore Chevalier et le lendemain, un atelier pour les jeunes et un workshop sérigraphie sont organisés.



· L'atelier I am what I am !

Cet atelier s'est déroulé à Toulouse le 21 février 2017. Voici quelques lignes parlantes qui présentent le contenu de l'atelier, sur le site du Cabinet de Curiosité Féminine : **« Qui sommes-nous derrière la façade ? comment nous découvrir dans nos multiples identités ? A-t-on besoin de toutes les rendre visibles ? peut-on en garder rien qu'à soi, des avatars qui nous permettent de nous échapper ? Je suis ce que je suis, mais ce que je suis est multiple et mouvant ! À travers quelques apports théoriques et surtout des propositions participatives, nous explorerons ensemble cette question dans une volonté de libérer et affirmer nos identités. »**